

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

25 décembre 2016

Pasteur Flemming
Fleinert-Jensen

Texte :

Jean 1, 1-14

Notes bibliques

Le prologue de l'évangile selon saint Jean est un texte exigeant, l'un des plus originaux mais aussi des plus difficiles de la Bible. Le défi que rencontre le prédicateur est de ne pas se perdre dans des abstractions théologiques qui n'intéresseraient pratiquement personne.

Avant la réforme liturgique du concile Vatican II, le prologue était toujours lu à la fin de la messe, après la parole d'envoi : *ite missa est*. À force de l'entendre si souvent, le peuple chrétien le connaissait presque par cœur. On raconte même que lorsque la tempête menaçait pendant la traversée de l'Atlantique, Christophe Colomb le fit lire à tout l'équipage ! Il s'agissait de Jean 1, 1-14, et même si le lectionnaire propose aujourd'hui d'aller jusqu'au verset 16, il paraît raisonnable de s'arrêter au verset 14, puisque les versets 15 et 16 reprennent la référence à Jean Baptiste des versets 6 à 8. Ces deux incises interrompent la continuité du prologue. Le besoin que le rédacteur a éprouvé de les placer ici semble témoigner d'une certaine concurrence à l'époque entre les disciples de Jésus et de Jean Baptiste.

« Au commencement ». Ces deux mots rappellent le début de la Bible : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ». En hébreu, « au commencement » veut dire littéralement « en tête » (dans sa traduction, André Chouraqui appelle la Genèse « Entête ») et se dit « b^èreshit », c'est-à-dire que la Bible commence par un b (beth), la deuxième lettre de l'alphabet hébraïque, dont le côté droit est un trait vertical qui la ferme à ce qui la précède. Pour la tradition rabbinique, cela signifie qu'il y avait quelque chose avant la création et que la première lettre de l'alphabet, alef en hébreu, représente l'éternité du Créateur. Cette sorte de raisonnement n'est pas vraiment cartésienne, mais elle rappelle un mot de Luther répondant à quelqu'un qui lui demandait ce que Dieu avait fait avant la création du monde : « Dieu a passé son temps à fabriquer des fouets pour fouetter ceux qui posent des questions imbéciles » ! En effet, personne n'est capable de penser le commencement absolu. Il y aura toujours la question : qu'est-ce qu'il y avait avant ? Autrement dit, l'infini est impensable – même pour les mathématiciens qui pourtant utilisent cette notion.

Quand Jean l'évangéliste parle du Verbe ou de la Parole, il utilise le mot *logos*, terme qui peut signifier également sens, raison, intelligence, logique, discours, langage. Le poète et écrivain Jean Grosjean publia en



1991 un commentaire méditatif de saint Jean (*L'Ironie christique – commentaire de l'évangile selon Jean*), dans lequel il traduit les premiers mots par « d'abord il y avait le langage ». Probablement, il a voulu dire que le sens de quelque chose passe nécessairement par le langage. Un exemple élémentaire : en lui-même un coucher de soleil magnifique n'a pas de sens. Il n'a que du sens, si je le dis.

De même, le mot Dieu ne trouve de sens qu'à travers le langage, et en particulier là où le langage de Dieu croise le langage de l'homme. Pour saint Jean, le Christ est ce lieu de croisement. Il est l'interprète parfait de Dieu, celui qui a parlé la langue de Dieu sans aucun accent (dans le verset 18, le texte grec dit même qu'il est devenu l'exégète de Dieu).

« Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ». Il n'est pas dit que Dieu s'est fait chair. Il s'agit du Verbe de Dieu. Celui qui depuis toujours était si inséparable de Dieu que l'évangéliste ose dire, presque imperceptiblement, que « le Verbe était Dieu ». Ce Verbe s'est manifesté dans un être humain qui, par ce fait, est aussi devenu inséparable de Dieu.

Cette Parole éternelle, préexistante, peut être mise en relation avec la Sagesse éternelle de Dieu dont parle la Bible. Proverbes chap. 8, v. 22-31 proclame nettement la préexistence de la Sagesse. De même le livre de la Sagesse (1^{er} siècle av. notre ère) : « Près de toi se tient la Sagesse qui connaît tes œuvres, et qui était présente lorsque tu créais le monde » (Sg 9, 9). Et puis : « Elle est un effluve (*atmis* = vapeur humide, cf. Si 24, 3) de la puissance de Dieu, une pure irradiation (*aporroia*) de la gloire du Tout-Puissant ; c'est pourquoi nulle souillure ne se glisse en elle. Elle est un reflet (*apaugasma* : éclat, rayonnement, réverbération, splendeur, resplendissement) de la lumière éternelle, un miroir sans tache de l'activité (*energeia*) de Dieu et une image (*eikôn*) de sa bonté » (Sg 7, 25-26).

Ces idées rejoignent en quelque sorte l'épître proposée pour ce jour (Hébreux 1, 1-6) : « Ce Fils est resplendissement (*apaugasma* – seulement ici et Sg 7, 26) de sa gloire et expression (*charaktèr* – *charassein* : graver, empreindre) de son être (*hypostasis* : substance – ce qui rappelle la doctrine selon laquelle chacune des trois personnes de la Trinité est substantiellement distincte des deux autres) et il porte l'univers par la puissance de sa parole » (Hb 1, 3).

On voit donc comment la Sagesse de Dieu et la Parole de Dieu (la Sagesse parle) s'entrecroisent dans le judaïsme : toutes les deux étaient là avant la fondation du monde, émanant de l'être même de Dieu ; toutes les deux ont été les instruments de la création (cf. Gn 1 : Dieu dit ...) ; toutes les deux ont été données par Dieu à l'homme.

Noël signifie que Dieu nous a donné sa Parole. En même temps, une promesse de fidélité et une personne, le Christ. Une parole est par définition invisible. Le paradoxe chrétien, ce qui est propre à la foi chrétienne, c'est que cette parole invisible est devenue visible en Christ. La plénitude humaine de la Parole éternelle de Dieu.

Prédication

LA PAROLE DE NOËL

Avec cette lecture, nous ne sommes plus à Bethléem. Nulle mention de Joseph et Marie ni de leur nouveau-né. Nulle mention de crèche, ni de bergers, ni d'anges proclamant le message de Noël, ni d'armée céleste chantant la gloire de Dieu. Nous ne commençons pas au moment précis de l'histoire où Auguste était empereur à Rome et Quirinius son gouverneur en Syrie. Non, le décor de Noël est planté dans l'éternité de Dieu et porte l'inscription : « Au commencement était le Verbe ».

Voilà les premières paroles de l'évangile de Jean qui font aussitôt penser aux premières paroles de la Bible, dans le livre de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ». Comparons brièvement ces deux phrases à l'aide de deux mots clefs : parole et lumière.

PAROLE – Dieu créa le ciel et la terre, mais comment, par quel moyen ? Par sa Parole. Dans ce premier récit de la création, il est marqué huit fois : "Dieu dit". À commencer par : "Et Dieu dit : Que la lumière soit". Dieu appelle tout à l'existence par sa Parole, de la lumière jusqu'à l'homme, le seul être qui soit créé à l'image de Dieu.

Selon saint Jean, tout fut aussi créé par la Parole, par le Verbe de Dieu : « Tout fut créé par lui, et rien de ce qui fut, ne fut sans lui ». Dès le début, le Verbe de Dieu est vu comme l'instance qui crée le lien entre Créateur et création et qui le maintient. Un peu comme dans la grammaire, où c'est le verbe qui relie le substantif et l'adjectif. On ne dit pas : « Pierre bon », mais « Pierre est bon ». Sans le verbe, la phrase ne consiste qu'en deux mots juxtaposés. De même, sans le Verbe de Dieu, Créateur et création ne sont que deux mots juxtaposés qui ne disent pas grand-chose, qui ne parlent pas.

LUMIERE – « Que la lumière fut ». Cette phrase n'a évidemment rien de scientifique, elle est d'un autre genre, mais il est toutefois frappant que là où la Genèse parle d'une lumière originelle, les savants émettent aujourd'hui l'hypothèse d'une explosion complètement inimaginable, le big-bang, qui serait à l'origine de l'univers. Quoiqu'il en soit, la lumière reste indispensable pour la vie. Celle-ci peut germer, croître, mûrir dans l'obscurité jusqu'au jour où elle éclot et vient au monde. C'est le mystère de toute naissance.

Selon saint Jean, la vie était cachée au sein du Verbe invisible de Dieu, mais au temps voulu cette vie s'est révélée et elle est devenue la lumière des hommes. Ce que l'évangile évoque plus loin en appelant Jésus « la lumière du monde » ou celui qui est « le chemin, la vérité et la vie ». Cette lumière brille dans les ténèbres du monde – phrase que les Vaudois ont prise pour devise (*lux lucet in tenebris*) – ces ténèbres qui rappellent celles qui, au commencement, se tenaient à la surface des eaux abyssales et du tohu-bohu de la terre, terme hébreu bien connu désignant le chaos primitif. Mais au-dessus du chaos, dit la Genèse, planait l'Esprit comme un élément qui féconde l'œuvre de Dieu. Autrement dit, dès le début de la Bible nous trouvons le Dieu Créateur, la Parole de Dieu et l'Esprit de Dieu – préfiguration inattendue, comme en filigrane, de la communion entre Père, Fils et Saint Esprit.

Après cette mise en perspective de l'évangile du jour, le chemin est libre pour y chercher le message de Noël et pour parler des conséquences de Noël pour chacun.

Nous avons dit que ce matin le décor de Noël n'est pas planté à Bethléem, mais dans l'éternité. Cependant, il ne faut pas s'arrêter là. A Noël nous fêtons que l'éternité est venue dans le temps, qu'elle a fait irruption dans l'histoire des hommes. Dans le langage de saint Jean, cette irruption s'exprime ainsi : « Le Verbe est devenu chair et il a habité parmi nous ». Voilà la manière dont Jean parle de la naissance de Jésus, sa manière de dire que la Parole éternelle de Dieu s'est insérée dans le temps des hommes, que la Parole invisible de Dieu est devenue visible en Jésus Christ.

Cependant, méfions-nous du langage. Soyez certains que cette année aussi un nombre incalculable d'homélies et de prédications annonceront que Dieu s'est fait homme. Or, cette manière de parler n'est pas biblique. Nulle part dans le Nouveau Testament il n'est dit que Dieu est né parmi nous ou que Dieu s'est fait homme. Et cela pour la simple raison que pratiquement tous les auteurs du Nouveau Testament étaient juifs et que pour un juif, élevé dans la religion d'Israël et nourri de la tradition des sages, il serait impensable que Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, se fasse homme. De plus, je vous laisse deviner la réaction de Jésus, juif parmi les juifs, si on lui avait dit qu'il était le Dieu incarné.

Non, en langage chrétien, Noël veut dire que la Parole éternelle de Dieu a pris corps en un être humain rempli de l'Esprit de Dieu. Pour nous, le nom de cet être humain est Jésus et l'heureux message de Noël, c'est qu'en

Jésus le ciel a rejoint la terre. Quand nous disons « Notre Père qui es aux cieux », les cieux ne désignent plus les espaces infinis de l'univers qui effrayaient Pascal, mais les lieux où Dieu, par sa Parole et par son Esprit, se rend présent aux hommes. Dès lors il faut chercher Dieu là où son nom est reconnu et loué (sanctifié), où son règne se répand, où sa volonté s'accomplit à travers la foi, l'espérance et l'amour, cet accord parfait qui fait résonner la vie au milieu du charivari de tant de fausses notes.

Noël confirme que le ciel là-haut est vide. Dieu n'est ni un extraterrestre, ni un être surnaturel, ni une divinité parmi celles qui peuplent nos mythologies. Le nom de Dieu ne prend sens que lorsqu'il est prononcé en même temps que le nom de l'homme. A Noël, précisément, Dieu s'est révélé inséparable de l'homme, car Jésus, couché dans une mangeoire ou suspendu sur une croix, demeure le signe unique et l'ultime confirmation de ce lien infrangible. Comme l'icône de Dieu tourné vers l'homme et le visage de l'homme tourné vers Dieu.

Il est difficile de quitter le texte de saint Jean sans être interpellé par son insistance sur le fait que la lumière allumée la nuit de Noël a beau briller dans les ténèbres, « les ténèbres ne l'ont pas saisie ». Le monde ne l'a ni reconnue, ni accueillie. Que dire ? Que faisons-nous de Noël ? Cette fête n'est-elle qu'un vernis chrétien sur nos âmes païennes ? Nul ne peut répondre à la place des autres, mais j'aurais envie de formuler la question avec les paroles d'un mystique allemand du 17^e siècle, Angelus Silesius (Johann Scheffler), peu connu en France : « Christ serait-il né mille fois à Bethléem, s'il n'est pas né en toi, c'est ta perte à jamais ». Certes, la plupart d'entre nous n'ont pas la veine mystique, mais l'idée de la naissance du Christ dans l'homme intérieur est un motif récurrent dans l'histoire de l'Eglise. Aujourd'hui, il faut le présenter autrement et plutôt l'associer à la question de savoir si la Parole du commencement, la Parole enracinée dans l'éternité, a réussi à trouver une terre fertile en nous.

Un métropolitain russe, Philarète de Moscou, a comparé cette Parole à un pont de diamant sur lequel l'homme est posé, ayant au-dessus de lui l'abîme de l'infinité divine et au-dessous de lui l'abîme de son propre néant. Que l'homme regarde en haut ou en bas, le vertige s'empare facilement de lui et il risque de perdre l'équilibre. Voilà pourquoi il ne faut ni se lancer dans des spéculations sur la nature de Dieu, ni s'effrayer du chaos qui menace de nous engloutir, mais traverser en allant droit au but et en mettant sa confiance dans la solidité de ce pont de diamant qui brille dans les ténèbres. C'est possible et parce que c'est possible, cela peut aussi devenir une réalité. C'est en y pensant que nous nous souhaitons joyeux Noël.

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr